

culture et de leur bétail. De l'autre côté, l'état arriéré de leur civilisation, le manque total de fabriques indigènes, l'absence de toute industrie minérale, les forcent à chercher des marchés étrangers, et principalement ceux de la Russie, qui seule peut leur livrer des articles de première nécessité qui répondent à leurs moyens modiques. Les seuls produits qui soutiennent maintenant ce commerce et qui lui promettent un développement à l'avenir, ce sont le coton brut, la garance, la soie, les fruits secs et les peaux de moutons que la Russie trouve de l'avantage à tirer de ces pays. Nous nous arrêterons ici à ces indications, car les relations commerciales de la Russie avec les khanats de l'Asie centrale méritent une description détaillée qui dépasserait de beaucoup les bornes de notre travail.

REMARQUES

SUR L'OASIS DE SYOUAH, OU DE JUPITER AMMON,

PAR M. JOMARD,

SUIVIES D'UNE RELATION DE M. JAMES HAMILTON.

Personne n'ignore qu'au désert de l'Afrique septentrionale il existe, à près de 500 kilomètres de la Méditerranée et à 350 de l'Égypte, une de ces oasis dont l'Afrique septentrionale est parsemée, à peu près comme une peau de tigre ou de léopard est ornée de taches magnifiques : cette comparaison appartient à l'antiquité

elle-même. On les a aussi comparées à des îles éparses au milieu d'une mer de sable.

Dans ces lieux bénits, où la nature tropicale reprend tous ses droits, tout sourit au voyageur altéré, affamé, harassé de courses pénibles au milieu des sables et de la désolation. Une eau fraîche et salubre, la banane, le fruit du palmier, l'orange et le jujube, la figue et la grenade, lui fournissent un aliment nourricier ou agréable. Enfin, l'ombrage et la fraîcheur lui procurent un sommeil réparateur, qui lui fait bientôt oublier le désert.

Les Libyens, habitants de ces oasis, *Libycæ gentes* étaient nommés riches, heureux par excellence, *beati* (Lucain, *Pharsal* III); Hérodote les qualifie de même (liv. III, 26) : il appelle l'oasis, *Μακαρῶν νησος*, *beatorum insula*, l'île des Heureux (1).

L'oasis de Syouah est un de ces lieux enchantés que les poètes se sont plu à décrire. L'une des plus grandes en étendue (en y comprenant ses annexes), elle est aussi la plus célèbre de toutes et, dès les temps les plus anciens, elle a possédé un oracle fameux, souvent consulté, et qu'Alexandre de Macédoine est allé interroger lui-même.

Le temple où l'oracle se faisait entendre était dédié à Ammon, le dieu adoré à Thèbes d'Égypte : de là le nom d'oasis d'Ammon (ou de Jupiter Ammon), dont la tradition se perd dans la nuit des temps, et remonte jusqu'à la mythologie. Persée, Hercule, dit la fable,

(1) On sait que les oasis ont été un lieu d'exil dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, à l'occasion des controverses religieuses.

avaient visité l'oracle d'Ammon ; et c'est à leur exemple qu'Alexandre s'y rendit, au dire de Strabon lui même, le plus éminent des géographes de l'antiquité (liv. XVII, 314).

Tout semble montrer l'origine des Ammoniens : la religion, le langage, l'architecture (1) ; leur langue, dit Herodote, participait de la langue égyptienne ; entre les monuments de Thèbes et les ruines de Syouah, on n'aperçoit aucune différence importante : même style, même construction, même décoration. Malheureusement, ni la tradition, ni l'histoire ne nous ont transmis que de faibles lumières, et sur l'origine de cette population, et sur sa constitution politique. On pourrait seulement admettre, comme probable, que c'est une colonie égyptienne, transplantée à cent lieues de l'Égypte à la suite de quelque révolution, et qui se sera confondue avec une population libyenne, établie là de temps immémorial, comme dans les autres oasis. On est presque réduit à quelques fragments d'Hérodote, à des passages de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Lucain, de Pline, d'Étienne de Byzance, et de Strabon sur la géographie physique de la contrée : je ne parle pas des écrivains arabes. Le père de l'histoire est l'auteur qui fournit les plus curieuses notions. « Étéarque, dit-il, roi des Ammoniens, avait reçu la visite de plusieurs Cyrénéens qui étaient venus consulter l'oracle, et là ceux-ci avaient appris, du roi, des particularités

o (1) Hérodote le dit lui-même : « Les Ammoniens ont élevé le temple de Jupiter Ammon à l'imitation de celui de Jupiter thébain. » (IV, 181.)

intéressantes sur l'intérieur de l'Afrique, sur le grand désert, sur le fleuve qui est au delà des solitudes sablonneuses. » Nous voyons encore dans l'auteur que Cambyse parvint jusqu'à l'oasis, habitée, dit-il, par des Samiens, et distante de Thèbes de sept journées de marche à travers des sables (III, 26). Quant à son armée, on prétend qu'elle fut engloutie tout entière dans les sables, à la suite d'un coup de vent parti de la région du midi (III, *ibid.*).

Syouah possède plusieurs sources qui ne tarissent jamais, de beaux jardins, beaucoup d'arbres à fruit, tels que le raisin, la grenade, l'abricot, la figue, l'olive, la prune, la pomme, surtout la datte en grande quantité et de plusieurs espèces ; la pastèque et les légumes y profitent également ; mais le pays est sujet aux tremblements de terre.

La ville actuelle est d'une construction très bizarre et ressemble assez à une sorte de ruche, partagée en un grand nombre d'étages très bas (1), sur laquelle il est difficile de cheminer, tant les rues sont obscures, escarpées, tortueuses, et de plus en escalier ; c'est au point qu'en plein jour, il faut de la lumière pour se guider. On a aussi comparé la ville à une fourmilière avec assez de justesse. Elle est bâtie en sel et en natron. On sait que toute cette partie de la Libye, jusqu'à l'Égypte, abonde en sel fossile ; le Fayoum possède des carrières de sel gemme, que l'on exploite de temps immémorial. Tout est curieux dans cette singulière localité ; la ville des morts, disposée sur un tertre conique avec une mul-

(1) De trois jusqu'à six étages.

titude d'ouvertures, peut aussi se comparer à une ruche : Tout se réunit ici pour exciter la curiosité du voyageur.

Outre les temples antiques conservés à Syouah, on y trouve des ruines et des morceaux détachés, des blocs sculptés, toujours dans le style égyptien, avec la représentation du bélier, l'animal dédié à Ammon.

L'oasis de Syouah, bien que soumise aujourd'hui au vice-roi d'Égypte, forme une petite république indépendante dont les chefs sont élus par le peuple à des époques plus ou moins rapprochées. Pour toutes les affaires, ils tiennent conseil, en présence de la population. Les assistants ont droit d'émettre un avis : le conseil décide.

Les gens de Syouah sont extrêmement défiants à l'égard des étrangers, et jaloux à l'excès ; obligés de respecter ceux qui viennent de l'Égypte sous la protection du vice-roi, ils se vengent, après leur départ, en sacrifiant ceux de leurs compatriotes qui ont secondé les recherches des Européens et satisfait aux questions dictées par la curiosité. C'est ce qui est arrivé au cheik Yousouf-Abou-Aly, pour avoir facilité les recherches de M. James Hamilton, Anglais, le dernier voyageur qui ait visité Syouah.

Le nombre des hommes dépasse de beaucoup celui des femmes ; ni les célibataires, ni les hommes veufs ne peuvent entrer dans la ville.

C'est en 1820, après le voyage de M. Cailliaud, que Mohammed-Aly envoya, pour la première fois, un corps de troupes égyptiennes commandé par Hassan-Bey, gouverneur de la province de Bahyréh, pour oc-

cuper Syouah. M. l'ingénieur Linant, alors aspirant de marine, depuis Linant-Bey, directeur des ponts et chaussées en Égypte, accompagnait le chevalier Drovetti qui s'était joint à l'expédition. Celui-ci constata que les habitants de l'oasis ne communiquaient avec les Égyptiens et les autres étrangers qu'au moyen de la langue arabe : entre eux, ils se servent d'un idiome particulier qui n'est autre, selon moi, qu'un dialecte berbère (1) : le même fait se reproduit également à Audjelah, à Cyrène et en beaucoup d'autres lieux. Les femmes, ne pouvant avoir de rapport avec les étrangers, n'ont pas besoin de se servir de l'arabe, et ne parlent que la langue indigène.

Cette langue a été écrite de temps immémorial : ce fait est de ceux qu'on ne peut plus aujourd'hui révoquer en doute ; l'inscription bilingue de Thugga aurait suffi pour le prouver. A l'oasis d'El-Ghat, il doit exister des livres écrits avec ces caractères. Aujourd'hui comme autrefois, les Touâregs tracent cette même écriture sur des instruments, la brodent sur des étoffes, et la gravent sur les rochers (2) ; on en possède maintenant de nombreux spécimens et l'on commence même à déchiffrer des inscriptions étendues. Sur les rochers au voisinage de Syouah, comme ailleurs, l'on trouve ces caractères gravés, notamment sur des pierres d'un temple de Gharmy, appelé *A'moudeyn* (les deux colonnes). C'est par erreur que feu M. de Bourville, consul à Ben-

(1) Voyez *Recueil de mémoires publiés par la Société de géographie*, in-4°, tome IV, p. 132 et suivantes.

(2) On se sert même aujourd'hui, pour déguiser la correspondance arabe, de ces signes libyques.

ghazi (Gyrénaïque), regardait ces figures comme de simples *marques* destinées seulement, par les nomades, à indiquer le passage des caravanes. Ces signes sont de véritables caractères phonétiques ; les Arabes s'en servent naturellement comme de *marques*, ainsi que nous le faisons tous les jours avec nos lettres, qui ne cessent pas pour cela de posséder leur valeur alphabétique.

Le voyageur anglais Browne, le même qui le premier visita le Darfour en 1792, est aussi le premier Européen à qui l'on doit une description de l'oasis de Syouah, *de visu* ; six ans plus tard, Frédéric Hornemann, qui voyageait aussi pour l'Angleterre, et qui se trouvait au Caire précisément au moment où l'armée française venait d'y entrer, obtint du général en chef Bonaparte, par l'intermédiaire des savants français Monge et Berthollet, toutes les facilités dont il avait besoin pour son voyage dans l'intérieur de l'Afrique (1), et c'est du Cairé qu'il partit pour aller à Syouah. Ce courageux voyageur a succombé, mais, heureusement, sa relation sur l'oasis nous a été conservée ; elle ne laisse pas d'ajouter beaucoup à celle de Browne. L'officier du génie Boutin est aussi allé à Syouah ; sa description ne nous est pas parvenue ; il avait été mal accueilli par les habitants (2). En 1819, le 10 décembre, M. Frédéric Cailliaud, accompagné de M. Letorzec, d'un guide, homme de Syouah servant d'interprète, et d'un cheik arabe, parvint heureusement à Syouah.

(1) Voyez la note à la fin de ces *Remarques*.

(2) Plus tard, il a été assassiné par les Arabes du désert,

après dix-huit jours de marche à travers le désert. Il était parti du Fayoum. Peu de temps après, au mois de février 1820, le vice-roi d'Égypte envoya un corps de troupes prendre possession du pays pour le soumettre au tribut, comme on l'a dit plus haut ; M. Drovetti, consul de France, et M. Linant avec deux autres Européens, s'étaient joints à l'expédition. C'est à l'aide des matériaux recueillis par M. Linant et communiqués par le chevalier Drovetti, ainsi que de ceux qu'a procurés M. Cailliaud, que j'ai rédigé et publié l'ouvrage portant pour titre *Voyage à l'oasis de Syouah* (1). Le général prussien Minutoli est un des voyageurs qui ont fait ensuite le voyage et rapporté de cette excursion les notions les plus complètes. On trouve dans les *Nouvelles Annales des voyages* (années 1852 et 1854), l'analyse d'un voyage intéressant, intitulé : *Adventures in the libyan desert and the oasis of Jupiter Ammon*, 1849 ; cette dernière relation est de M. Bayle Saint-John. Enfin, tout récemment, en 1853, un autre Anglais, M. James Hamilton, a fait cette intéressante excursion, et nous allons rapporter tout à l'heure un extrait de sa relation.

A son départ pour l'Égypte, je lui avais recommandé plusieurs questions, plusieurs points qui méritent d'être éclaircis sur les monuments, sur les mœurs et les usages, sur la langue indigène et les caractères libyques ; c'est en partie à ces questions que se rap-

(1) *Voyage à l'oasis de Syouah*, rédigé et publié d'après les matériaux recueillis par le chevalier Drovetti, consul général de France en Égypte, et par M. Frédéric Cailliaud, en 1819. Paris, in-folio, 1823.

porte la relation sous forme épistolaire, qu'il me reste à mettre sous les yeux du lecteur et que j'insère ici textuellement :

Monsieur,

Je m'empresse de répondre aux questions que vous m'avez adressées à l'égard de Syouah. Je regrette que je n'aie pas ici les notes détaillées que j'ai faites sur les lieux et qui m'auraient fourni les renseignements que je me suis fait l'honneur de vous adresser dans une lettre écrite du Caire au mois de juin ou de juillet 1853, et qui, à mon grand regret, ne vous est pas parvenue.

Dans le long séjour forcé que j'ai fait à Syouah, j'ai été à même de connaître les indigènes mieux que qui que ce soit de mes devanciers. Bien qu'en butte aux menaces et aux attaques à main armée des habitants de la ville principale, j'étais cependant appuyé par une minorité puissante, sous l'autorité du cheik Yousouf-Abu-Ali. Celui-ci avait été, du temps de Méhémet-Ali, cheik El-Beled, et à mon arrivée, quoique dépossédé par Abbâs-Pacha qui avait rendu à la ville son gouvernement aristocratique, il exerçait encore une grande influence sur sa tribu. Il habitait avec elle le *Gara*, un des faubourgs de la ville-forteresse, et c'est là que je demeurai pendant sept semaines, dans une petite maison qu'il m'avait cédée vis-à-vis de la sienne. Pendant tout ce temps, le salon que j'avais improvisé dans l'étage supérieur (*le ghorfa*) ne désemplissait pas de ses adhérents qui venaient consoler ma captivité. — Les derniers jours même, j'ai vu un nombre considérabl

de ceux qui avaient juré ma mort ; car un violent vent du sud s'était levé : ce mauvais augure a inspiré des craintes aux fanatiques ; plusieurs des plus coupables se sont enfuis au Djebel-el-Akhdar, et les autres se sont empressés de venir solliciter mes bonnes grâces.

J'entre dans ces détails oiseux pour vous faire voir que j'ai été à même de me procurer des renseignements fort exacts sur cette peuplade remarquable.

D'après ce que j'ai appris, la population de Syouah, y compris ses faubourgs et le village d'Agharmi, se monte à 4000 âmes. Ils payent au vice-roi d'Égypte un tribut annuel de 10 000 talaris d'Espagne. Une très petite proportion de cette population entend l'arabe, et il n'y en a qu'un très petit nombre qui le parle couramment. Les femmes ne comprennent que leur antique libyen. Il n'y avait que le cheik Yousouf qui, se vantant d'être issu d'une famille arabe, eût pris une femme étrangère. Dans le grand nombre de mots que j'ai recueillis de la bouche du cheik Yousouf et d'un autre individu qui comptait parmi les plus instruits, une chose m'a frappé comme remarquable : c'est que, dans le dialecte actuel, plusieurs mots exprimant des objets de première nécessité sont empruntés à l'arabe, bien qu'ils les soumettent aux règles de la langue berbère. Avant mon départ pour ces pays, vous avez eu la bonté d'appeler mon attention sur cette langue ancienne dont parle Hérodote, et j'ai suivi avec intérêt les traces qui s'en présentèrent sur ma route. Ainsi c'était avec un vif intérêt que j'avais remarqué sur les voûtes du grand réservoir à Cyrène, et sur les pierres de la porte de Ptolémaïs, les marques des ouvriers dont plusieurs

se rapportent sans contredit au berbère. A Tel-i-Mout, sur la route de Bengazi à Augila, on en trouve encore et de plus récentes. Ce sont les signes qui indiquent le passage des tribus nomades. Il est surtout intéressant de trouver le berbère parlé dans trois ou quatre villages isolés dans les montagnes de Tripoli et de remarquer que ces villages, assurément indigènes, sont, depuis un temps immémorial, assujettis à des tribus arabes, elles-mêmes dépendantes du dey de Tripoli. Ces tribus, autrefois puissantes, sont maintenant déchues et décimées par la politique cruelle et traîtresse des pachas ottomans. Les villages ont échangé la suprématie presque féodale des Arabes, pour une soumission peut-être plus dure au pacha-gouverneur. Leurs habitants sont misérables, timides, soupçonneux, traîtres. Enfin, ils ont tous les défauts des peuples depuis longtemps réduits à un état sauvage.

Les oasis d'Augila et de Djâlo ne sont séparées que par un trajet de six heures de marche. A Augila la langue de la famille est le berbère, quoique tous entendent l'arabe, tandis qu'à Djâlo le berbère est absolument inconnu.

Je n'ai trouvé ni à Syouah, ni à Augila trace de l'ancien caractère. Je n'oserais prétendre qu'on ne le connaisse pas dans cette dernière localité, dont le cheik est un des plus hardis menteurs que j'aie jamais rencontré ; mais à Syouah je suis sûr qu'il est inconnu. J'ai fait des demandes réitérées pendant mon séjour à Syouah, et encore au Caire, où ma maison a été pendant longtemps le rendez-vous des amis du cheik Yousof, qui m'a accompagné dans cette ville.

Personne n'en pouvait me rien dire, et je ne pense pas que leur silence provint de la méfiance. J'ai fait voir l'alphabet berbère, mais personne ne pouvait m'indiquer la valeur d'un seul caractère. D'un autre côté, on m'a apporté quelques manuscrits déchirés ; tous étaient d'une écriture maugrabine. Un d'eux, malheureusement un fragment, était assez curieux, car il contenait une espèce d'histoire de Syouah qui y était nommé Sautariâh. Je voulais me rendre possesseur de ce manuscrit, mais son propriétaire s'est refusé à me le céder, parce qu'il contenait l'indication des endroits où les anciens *infidèles* avaient caché leurs trésors.

Pendant mon séjour (février et mars 1853), deux ou trois caravanes d'Arabes sont venues pour acheter des dattes. On les a obligées à parquer leurs chameaux dans un endroit destiné à cet usage, non par méfiance, mais pour économiser la fiente, précieuse dans un pays où les bestiaux sont en très petit nombre, où le seul autre engrais qu'on connaisse est une plante épineuse appelée *agoul*, qui croît dans quelques terres des oasis abandonnées, entourant celle de Syouah. Les plantations d'*agoul*, comme les déjections des chameaux, se vendent au profit de la communauté et forment le seul revenu public qu'elle possède.

Il y avait en bestiaux, à l'époque de ma visite, à peu près 40 bœufs servant au labourage et un nombre considérable d'ânes. Ils n'ont point de chameaux ; ils les disent exposés, pendant l'été, aux attaques d'une espèce de mouche dont la piquûre leur est mortelle. Pour le Baïram, les Arabes de Derue amènent un nombre considérable de moutons destinés au sacrifice. C'est la

seule fois de l'année que les Syouys se permettent d'acheter de la viande. Le renard, le loup, le chien, l'hyène même ne leur paraissent pas à dédaigner quand ils leur tombent sous la main. Les indigènes des montagnes de Tripoli, dont j'ai parlé plus haut, ressemblent aux Syouys sous ce rapport aussi bien que sous le rapport physique.

La nourriture principale de ce peuple est la datte. On en cultive cinq espèces, dont la meilleure est une petite datte blanche et dure nommée *el-farchy*, et le *ghazali*, une grande datte comme celle d'Ibrim. L'oasis ne produit pas une quantité de blé suffisante pour la consommation des habitants. Ils en reçoivent d'Alexandrie et de la petite oasis, en échange des dattes et de l'excellente huile que leur pays fournit. Tout le sol de l'oasis est susceptible de culture si les bras et l'eau ne manquaient. Plus travailleurs que les gens d'Augila, les Syouys soignent bien leurs champs et leurs jardins, et les règlements pour la jouissance de l'eau sont dignes d'un pays civilisé. Ce n'est donc pas tant par suite d'incurie que par l'effet des tremblements de terre que plusieurs des anciennes sources sont tarées. Les fontaines de Syouah sont remarquables comme témoignant de son ancienne civilisation. Plusieurs sont de véritables puits artésiens où l'eau jaillit dans des bassins de belle maçonnerie antique.

Peut-être me suis-je trop étendu sur la condition de cette petite peuplade. Je me hâte donc de donner des détails sur la découverte remarquable que j'ai faite dans le village d'Agharmy.

Aussitôt après l'arrivée des soldats que le vice-roi

avait envoyés à mon secours, je me suis hâté de jouir de ma liberté en visitant les ruines qui rendent Syouah célèbre.

Après avoir visité l'intérieur de la ville, passant par le faubourg de *Menschiah*, au côté opposé à celui de Gara où je demeurais, nous nous sommes dirigés vers les ruines d'Omm-el-Beydah. Je les ai trouvées dans le même état que M. Linant les avait laissés ; seulement les fondements des murs d'enceinte ont été bouleversés, et une partie considérable du terrain alentour a été retournée. Mes guides prétendaient qu'un gouverneur turc du temps de Mohammed-Ali y avait fait chercher des trésors et y avait trouvé deux hommes et un lion de bronze. Ils disaient naturellement que ces statues étaient en or.

La fontaine dite *du soleil* bouillonne toujours au milieu d'une plantation de palmiers comme autrefois. Mes gens ont profité du petit lac que forment ces eaux pour s'y baigner. Le thermomètre que j'ai donné, à cet effet, à mon domestique européen, marquait 78° Fahr., pendant que l'air extérieur était à 84°. J'ai remarqué dans plusieurs endroits des restes de conduits en pierre taillée, qui servaient autrefois à distribuer les eaux aux plantations d'alentour.

D'Omm-el-Beydah je suis retourné par le même chemin que j'avais suivi pour visiter le village d'Agharmy. Le trajet n'est que de dix minutes. A peu de distance du pied du rocher sur lequel le Gharmy est bâti, on voit les fondements d'un petit temple d'époque assez récente. Il se composait d'une cella et d'un pronaos chacun de 15 pieds carrés. Deux tronçons de colonne

d'une pierre grisâtre ressemblant au tuf gisaient du côté plus éloigné de la route. Je n'ai pas pu trouver trace de leur emplacement. Je crois cependant que ces ruines, comme celles de l'*Amoudein* sont d'époque romaine.

La position d'Agharmy a été bien décrite dans la relation du voyage de Syouah que vous avez publié en 1823. Ce village se trouve sur le sommet d'un rocher isolé et très escarpé qu'il occupe entièrement. Les maisons extérieures se touchent et forment sur la crête un mur presque ovale. On ne peut y entrer que du côté d'Omm-el-Beydah ; une route escarpée, flanquée de murs, est fermée par deux portes, l'une en bas, l'autre à l'entrée des plates-formes. Des sentinelles armées stationnent toujours à la première porte, pour défendre l'entrée aux habitants de la ville entre laquelle et ses voisins existe une ancienne inimitié. J'avais vu le cheik héréditaire chez moi, car il était ami du cheik Yousouf, et avait été autrefois son pupille. Je l'ai donc fait appeler, en manifestant le désir de voir l'intérieur de son village, et, sans trop faire de difficultés, il m'a conduit jusqu'à un puits qui se trouve à peu près au milieu d'une plate-forme. Ce puits, alimenté par des sources qui ont des issues au bas du rocher, est d'une haute antiquité, à en juger par les blocs gigantesques dont sa maçonnerie se compose. Des marches conduisent dans l'intérieur, jusqu'à une certaine profondeur. Quelques grands *hód* de pierre taillée se voient dans les fondements des masures, de chaque côté. On montrait si évidemment le désir de me voir m'éloigner, que, croyant aux assurances réitérées qu'il n'existait pas

d'autres restes d'antiquité dans le village, j'ai pris le parti de m'en retourner.

Cependant, en contournant le village pour venir à Omm-el-Beydah, j'avais remarqué dans l'enceinte un pan de mur évidemment ancien. Il était formé de pierres carrées, de dimensions considérables, et on y voyait une petite fenêtre. Le cheik étant d'accord avec la foule des habitants qu'il n'y avait pas de traces du mur dans l'intérieur, je me suis contenté de ces assurances et je n'ai pas poussé plus loin une visite évidemment peu agréable aux propriétaires. Après mon retour chez moi, un Maugrabin qui m'avait accompagné pendant la tournée, le seul étranger fixé à Syouah, est venu me trouver. Après avoir exigé la promesse que je ne le trahirais pas, il m'a dit qu'il y avait un grand bâtiment des infidèles à l'endroit où j'avais remarqué le mur ancien ; qu'il n'avait osé rien dire, et qu'il me fallait insister pour pouvoir rentrer dans cet endroit. Je devais dire que j'en avais trouvé mention faite dans mes livres. Le lendemain je suis retourné à Agharmy ; on a fait moins de difficultés que je n'avais craint, à me laisser continuer mon exploration. Des débris considérables se trouvent probablement dans les fondements des cases modernes ; partout on voit des pierres taillées, et en pénétrant dans l'intérieur des maisons j'aurais pu peut-être découvrir des restes moins informes. Passant par une longue ruelle tortueuse qui fait le circuit du village, je me suis trouvé devant un mur antique ; une porte de style égyptien y était pratiquée. Ce mur était un des trois côtés d'une cour qui précède le bâtiment dont les murs extérieurs sont visibles d'en

bas. Dans chaque côté il y a une grande porte. Toutes sont fermées avec une maçonnerie grossière, à l'exception d'une petite ouverture qui sert de porte au propriétaire actuel. On m'a permis de pénétrer dans cette enceinte. Un mur moderne la partage en deux. La cour a eu autrefois environ vingt pas en carré. Je n'ai pu en examiner qu'un côté ; sous le prétexte de *harem* on refusait d'ouvrir l'autre. À droite, en entrant dans la cour, on voit une grande porte, maintenant condamnée, à l'exception d'une ouverture de six pieds sur deux et demi, qui est fermée par une porte en planches. Après avoir fait beaucoup de difficultés, on a enfin consenti à ouvrir cette porte. Je me trouvais dans une salle dont les murs étaient entièrement couverts d'hiéroglyphes, noircis à un tel degré qu'il aurait fallu un long travail pour y distinguer les sujets sculptés sur les murs. J'ai fait apporter des branches de palmier pour servir de torches. Le mur est divisé en sa hauteur par un plafond moderne, formant un second étage ; à dix-huit pieds du sol originel, une corniche en saillie paraît avoir soutenu un plafond qui a maintenant disparu, le toit seul restant à une hauteur de sept pieds ou à peu près au-dessus de la corniche. La partie postérieure de la salle, dénuée d'hiéroglyphes, paraît avoir été séparée par une cloison. En bas, on voit dans cette partie réservée un couloir de deux pieds de large pratiqué dans le mur ; il n'a que six pieds de long, et paraît avoir été muré dans les temps anciens. Au-dessus de la corniche on trouve une petite chambre d'à peu près six pieds carrés, pratiquée également dans l'épaisseur du mur. C'est la partie postérieure, en haut, qui

est éclairée par la petite fenêtre qui se voit dans le mur.

Quittant ce monument, j'ai contourné la cour, et après avoir descendu une petite rue en pente, je me suis trouvé sous une ancienne porte d'une grandeur colossale ; de chaque côté on voit des restes d'un mur. J'ai suivi ce mur pendant quelques pas à gauche, en grimpant sur des décombres, et à une petite distance en bas j'ai vu le puits.

N'ayant pas ici la description de Diodore de Sicile, je le cite de mémoire. Il dit que l'ammonium était dans l'acropole, que l'acropole avait trois enceintes : dans la première étaient les satellites du roi ; dans la seconde, le temple de l'oracle avec les habitations des prêtres ; dans la troisième le palais du roi avec les appartements de ses femmes. Il y avait auprès de l'oracle un puits où l'on lavait les victimes.

Je ne doute pas avoir découvert ici un reste du palais des rois et du mur d'enceinte qui le séparait du temple. On ne peut imaginer ces enceintes que comme étant formées par des cordes tirées dans l'arc de l'ovale. Peut-être trouvera-t-on plus tard des restes de l'emplacement de l'oracle dans les maisons ou dans les décombres près du puits. Un rapprochement, au moins curieux, est qu'il se trouve, aujourd'hui encore, une garde, là où était sans doute le corps de garde des satellites du roi.

Omm-el-Beydah est cet autre ammonium dont parle Diodore, près de la fontaine du Soleil, mais qui ne contenait pas d'oracle.

Dans l'extérieur du rocher de l'acropole, sous le

monument que je viens de décrire, et à une petite hauteur du sol, se trouve une chambre carrée, de six pieds, taillée dans le roc. On y voit une porte murée qui a probablement communiqué avec le couloir dont j'ai parlé pour servir de poterne.

J'ai passé une journée dans la montagne des morts ou des momies. On a fouillé sa surface dans tous les sens, pour visiter les tombeaux dont il tire son nom, mais je n'en ai trouvé aucun qui n'ait été violé depuis de longues années. Quelques rares débris d'ossements, quelques lambeaux de toile blanche avec dessins en bleu et rouge, de la même fabrique que celle qu'on trouve sur les momies de Thèbes, sont tout ce que j'ai pu y voir. J'ai trouvé un morceau de plâtre de deux lignes d'épaisseur, portant l'empreinte d'un mollet, enveloppé de langes. Je suis tenté de croire qu'on enduisait les momies d'une mince couche de plâtre en guise de cercueil. Je n'ai vu nulle part des traces de cercueils ; le pays manque de bois pour en faire.

On voit beaucoup d'excavations anciennes dans le lieu de Gara et quelques pierres taillées. Dans les oasis, sur la route de Djalo à Syouah, j'ai également trouvé beaucoup de tombeaux creusés dans les rochers, et l'on trouve, à ce qu'on m'a assuré, dans les oasis autour de Syouah, de temps à autre, des tombeaux contenant des momies et des vases.

Veillez, Monsieur, excuser les imperfections de ce petit rapport écrit à la hâte, et agréer l'hommage de ma plus haute considération.

JAMES HAMILTON.

Tel est le récit succinct que m'a adressé M. J. Hamilton, le mois dernier, et qui m'a paru digne d'intérêt (1), après tant de tentatives faites par des voyageurs renommés pour éclaircir ce que l'histoire et la tradition ont laissé si obscur. Il n'est pas douteux qu'avec le secours de la protection égyptienne, et avec un séjour prolongé à Syouah, de savants observateurs pourraient y faire d'importantes découvertes, en comparant attentivement les lieux avec les textes des auteurs, textes qui présentent plus d'un problème à résoudre (2).

JOMARD.

(1) M. James Hamilton m'avait adressé d'Égypte une relation plus complète : malheureusement ce travail ne m'est pas parvenu.

(2) L'île d'*Arachyéh*, au nord-ouest de Syouah, passe pour un lieu mystérieux renfermant des trésors et des talismans : c'est pourquoi les habitants ne permirent pas à M. Caillaud de s'y rendre. M. Drovetti réussit à y pénétrer; il n'y vit rien d'extraordinaire; mais il doit y avoir dans cette localité quelque découverte à faire.

NOTE DE LA PAGE 47.

Je crois devoir citer, au sujet du voyage de Fréd. Hornemaun un passage de la préface qu'il a mise en tête de sa *relation*, ainsi que le témoignage rendu à l'armée française d'Orient par le secrétaire de la Société anglaise pour l'extension des découvertes en Afrique.

(P. xv) « Peu de temps après l'arrivée des Français (au Caire), je » fis connaissance avec deux savants de leur nation, Berthollet et » Monge; ils me rendirent la liberté et me présentèrent au général en » chef, qui me reçut avec toute sorte d'égards et de bonté. L'intérêt » qu'il prend aux sciences, et l'estime qu'il a pour les hommes in-